

## Exilés et autres voyageurs roumains pendant la seconde moitié du XXe siècle<sup>1</sup>

Gina PUICĂ

Université « *Ştefan cel Mare* » de Suceava, Roumanie  
[gina.puica@litere.usv.ro](mailto:gina.puica@litere.usv.ro)

---

**Abstract:** In this article, we revisit a certain type of traveler: Romanian intellectuals exiled from 1945 to 1989, whose journeys were often without return. We will show how their ideology, sometimes rigid and reactionary, prevented them from intellectually benefiting from their expatriation, especially in the case of the first wave of exiles. We will also show, through a reading of the diaries of two exiled intellectuals, how the Romanians who had not chosen the path of exile but managed to travel abroad during the last decade of communism were perceived by the two diarists.

**Keywords:** *exile, anti-communism, ideology, Romanian writers, diary.*

Lors de la conférence inaugurale d'une université d'été sur le thème de l'exil organisée en Roumanie<sup>2</sup>, Virgil Tănase/Tanase<sup>3</sup> (1945, Galați – 2025, Paris) intitula son intervention « Voyageurs et émigrants. Deux façons d'être étranger ». Une manière pour cet écrivain installé à Paris en 1977 de se démarquer une fois de plus de la plupart de ses congénères exilés durant la période communiste. Car Virgil Tănase, écrivain exilé malgré lui, n'aimait pas l'exil, à tel point qu'il contestait « la notion même d'exil » (Tanase 1990 : 129). Pratiquement expulsé de sa Roumanie natale par les autorités qui lui avaient remis un passeport qu'il n'avait pas sollicité (à la suite de la publication en France de son premier livre qui n'avait pas pu voir le jour en Roumanie, *Portrait d'homme à la faux dans un paysage marin*, paru en 1976, et d'une interview critique à l'égard du régime bucarestois dans *Les nouvelles littéraires*), il ne dramatisa pas par la suite son histoire. « Je venais à Paris en homme libre, comme je l'avais été en Roumanie. Libre de rester ou de partir, sans laisser les autorités décider à ma place. » (Tanase 1990 : 129), dira-t-il. Cette certitude d'avoir été le bénéficiaire d'une liberté d'esprit, voire de mouvement quasi-totale, par-delà les conditionnements politiques les plus contraignants, peut interroger et elle reste rare dans l'histoire de l'exil roumain anticomuniste.

---

<sup>1</sup> Je remercie Lucia Dragomir, sur l'instigation de laquelle cette étude fut rédigée.

<sup>2</sup> Il s'agit d'une université d'été organisée par l'Institut d'Investigation des Crimes du Communisme et la Mémoire de l'Exil Roumain (IICCMER), qui se déroula à Sinaia du 6 au 11 juillet 2019.

<sup>3</sup> Tanase est le nom qui apparaît sur les couvertures des livres français de l'écrivain.

### Les trois vagues de l'exil roumain anticomuniste

L'émigration roumaine vers l'étranger, y compris vers la France, fut de faible intensité avant l'instauration du régime communiste. Si l'on excepte l'exil provisoire des révolutionnaires valaques et moldaves de 1848, celui des derniers princes régnants de la Moldavie et de la Valachie, celui encore des descendants des grands boyards et de quelques autres personnalités issues pour la plupart des élites économiques et culturelles du pays, seule la vague des émigrés juifs de l'entre-deux-guerres, fuyant le nationalisme et l'extrême droite, fut un peu plus consistante (Cazacu 2024 : 38-47). Le centre attitré de l'exil roumain fut Paris, principalement en raison de l'attraction culturelle exercée par la France et sa capitale sur le monde jusqu'à récemment, mais aussi en raison des liens historiques tissés entre les deux pays et de leur proximité culturelle latine.

Après la Seconde Guerre mondiale, on dénombre trois grandes vagues de l'exil roumain. L'exil de la première vague est particulièrement politisé, ses représentants étant des professionnels du domaine, dont Nicolae Rădescu (1874, Păușești – 1953, New York), Premier ministre du Gouvernement forcé à la démission en 1945, et Constantin Vișoianu (1897, Urlați – 1994, Washington), ancien ministre des Affaires Étrangères, ou des diplomates ayant refusé de rentrer en Roumanie après le changement du régime, comme Alexandru Cretzianu (1895, Bucarest – 1979, Floride), auparavant ambassadeur à Ankara. Si nous les nommons ici c'est parce que leur rôle fut crucial dans l'organisation politique de l'exil roumain sur plusieurs décennies et qu'ils imprimèrent un style aux discours déployés par la suite dans ces mêmes milieux. La plupart des institutions culturelles et des publications fondées par des Roumains exilés, pour beaucoup à Paris, furent financées par les fonds du Comité National Roumain (CNR)<sup>4</sup>, dirigé initialement par Nicolae Rădescu, ensuite par Constantin Vișoianu et Alexandru Cretzianu. Contraint à la démission, en raison d'un conflit persistant autour des fonds du Comité<sup>5</sup>, Nicolae Rădescu fondera à New York, en 1951, la Ligue des Roumains Libres, autre organisme avec un certain poids politique en exil. Au-delà des frictions et autres scandales<sup>6</sup>, des publications comme *La Nation Roumaine. Bulletin d'informations du Conseil des partis politiques roumains*, considérée le périodique le plus important de l'exil roumain, qui paraît à Paris de 1948 jusqu'en 1973 (260 numéros) ou encore *România* (qui paraît à New York de 1956 à 1973), mais aussi des institutions comme la Fondation Royale Universitaire Carol Ier, refondée à Paris, furent soutenues par le CNR,

<sup>4</sup> Le CNR semble avoir été alimenté en bonne partie par prélèvements successifs sur un compte de 20 millions de francs suisses ouvert par le gouvernement roumain vers 1943-1944, qui aurait été destiné dès le départ à assurer la survie des centaines d'intellectuels potentiellement amenés à quitter le pays avant l'entrée prévue de l'Armée Rouge en Roumanie (Cazacu 2024 : 48). D'autres activités du CNR furent financées par le National Committee for a Free Europe, ayant le siège à New York (Manolescu 2010 : 183). Sur l'histoire tumultueuse du Comité National Roumain, en plus de l'article de M. Cazacu et celui de F. Manolescu, voir aussi l'entretien de T. Cazaban avec C. Bădiliță, *Captiv în lumea liberă* (Cazaban 2002).

<sup>5</sup> Dans les années 1980, S. Stolojan faisait elle aussi brièvement mention de ce fonds, devenu, selon elle, un « mythe de l'exil », sujet de frustrations pour de nombreux exilés en peine (Stolojan 1999 : 196).

<sup>6</sup> La guerre de chefs et de visions quant à l'usage qu'il fallait faire du Fonds National Roumain déplut fortement aux officiels américains, qui décidèrent par la suite de privilégier l'aide apportée au Comité National Bulgare (Manolescu 2010 : 184).

pensé dès le début comme un Gouvernement en exil, soutenu par le roi Michel Ier, lui-même exilé à la fin de l'année 1947.

De nombreux écrivains émigrés durant les années 1940-1950 étaient eux aussi fortement politisés. Mircea Eliade (1907, Bucarest – 1986, Chicago), Vintilă/Vintila<sup>7</sup> Horia (1915, Segarcea – 1992, Collado Villalba), Aron Cotruș (1891, Sibiu – 1961, Californie), Constantin Virgil Gheorghiu (1916, Războieni – 1992, Paris), voire Emil Cioran (1911, Răsinari – 1995, Paris) avaient occupé des postes dans différentes ambassades roumaines pendant la guerre. Sans ignorer les différences qui les séparent, ces écrivains, tout comme d'autres de leurs confrères exilés à la même époque, tels George Uscătescu (1919, Crețești – 1995, Madrid), Horia Stămătu (1912, Vălenii de Munte – 1989, Fribourg-en-Brisgau), Theodor Cazaban (1921, Fălticeni – 2016, Versailles), partageaient une vision particulièrement conservatrice de la société, ce qui n'allait pas favoriser leur intégration dans les milieux intellectuels des pays d'accueil. Même Virgil Ierunca (1920, Lădești – 2006, Paris), qui avait éprouvé des sympathies de gauche, plus précisément trotskistes, dans sa jeunesse roumaine, une fois en exil, se félicita d'être revenu de ces conceptions (Behring 2001 : 30, Sălcudeanu 2003 : 184). Ce premier exil est resté fortement attaché à la monarchie, continuant année après année de célébrer la fête nationale le 10 mai – fête de la monarchie et de l'indépendance nationale roumaine – (Dobre, Vlădoiu Stancu s.d.), au point que certains exilés ont refusé de visiter la Roumanie même après 1989, en raison de leur désapprobation de la république, proclamée au moment de la prise intégrale du pouvoir par le Parti communiste, après l'abdication forcée du roi Michel.

Du point de vue strict de la littérature produite par les écrivains exilés au cours des premières décennies d'après-guerre, le tableau général est très inégal, laissant parfois un goût d'inachevé et de ratage. Mis à part les grands noms (notamment la triade Emil Cioran, Mircea Eliade, Eugène Ionesco) et quelques réussites ponctuelles (le Prix Goncourt décerné mais pas attribué à Vintila Horia en 1960 pour *Dieu est né en exil*, le succès éclatant du roman *La vingt-cinquième heure* de Constantin Virgil Gheorghiu, paru en 1949), on s'aperçoit que beaucoup des écrivains roumains exilés ont été amenés de gré ou de force à délaisser la littérature au profit d'activités plus lucratives ou de presque tout sacrifier sur l'autel du militantisme anticomuniste, qui s'est avéré, qui plus est, inefficace.

Un cas de figure intéressant est celui de Theodor/Theodore<sup>8</sup> Cazaban, exilé à Paris en 1947, qui, parmi ses divers engagements dans les milieux de l'exil roumain, souvent aux côtés de Monica Lovinescu (1923, Bucarest – 2008, Paris), symbole du combat roumain anticomuniste en exil, a réussi en 1963 à se faire éditer chez Gallimard, dans la collection blanche, avec un premier roman, rédigé directement en français, *Parages*, salué plutôt chaleureusement par la critique et qui paraissait ouvrir la voie d'une longue carrière littéraire. Le roman tombait au meilleur moment, car formellement il s'intégrait parfaitement dans la mouvance du « Nouveau roman » français, mais un deuxième roman dans la même veine ne fut jamais achevé, l'écrivain se tournant par la suite et pour une courte période vers le théâtre, sans que ses pièces fussent publiées ni jouées. Les décennies

<sup>7</sup> Vintila est la variante du prénom utilisée en France et dans d'autres pays étrangers.

<sup>8</sup> Le prénom Théodore fut utilisé par Cazaban en France.

passèrent et le silence et l'oubli s'installèrent dans la vie de Theodor Cazaban, qui aimait d'ailleurs à se déclarer comme un écrivain raté. Dans l'ouvrage *Theodor Cazaban ou la Révolte silencieuse* (Puică 2018), nous avons essayé d'expliquer les raisons plus profondes de ce silence. Par-delà la dispersion dans les activités militantes des milieux de l'exil roumain, le retrait de Cazaban fut surtout une réponse plus ou moins consciente à son désaccord croissant face au monde qui l'entourait. En effet, son anticomunisme ne pouvait qu'être mal perçu dans les milieux intellectuels parisiens durant les « années Sartre » (Winock 1999 : 485 *et passim*), surtout qu'il était accompagné, chez Cazaban, d'une vraie idéologie antimoderne. Le manque de confort intellectuel, le divorce idéologique d'avec ses congénères français (qu'il aura continué à lire, par ailleurs, Sartre y compris) l'amènerent progressivement au silence. C'est ainsi qu'il devint « l'auteur d'un seul livre » publié en France (Puică 2012).

Constantin Virgil Gheorghiu, qui entama ses pérégrinations en 1943, avec le poste d'attaché de presse près de l'ambassade de la Roumanie en Croatie, poursuivies par un séjour en prison en Allemagne, avant d'être libéré et de s'installer à Paris, publia en 1949 l'un des livres les plus lus jamais écrits par des auteurs d'origine roumaine, le roman *La vingt-cinquième heure*. Son succès ne manqua pas de susciter des jalousies dans les milieux roumains de l'exil, à l'origine d'une campagne soutenue menée contre lui en 1953, dont les effets restent encore perceptibles aujourd'hui (Gillybœuf 2019). Selon Sanda Stolojan (1919, Bucarest – 2005, Paris), Cioran, qui avait désapprouvé cette cabale, aurait « rompu avec les milieux roumains » (Stolojan 1999 : 117-118) à ce moment-là, même s'il a toujours continué de voir ses amis et qu'il ne pouvait pas s'empêcher de répondre aux sollicitations de ses conationaux de passage à Paris qui voulaient le rencontrer.

De son côté, Vintila Horia remporta en 1960 le Prix Goncourt, qui, finalement, ne lui fut pas décerné, en raison de la divulgation, par *L'Humanité* et *Les Lettres françaises* et avec la participation d'officiels près de l'Ambassade roumaine à Paris, d'articles à caractère fasciste parus durant la guerre (Wolton 2025 : 259-265).

On parle de la deuxième vague de l'exil roumain en référence aux expatriés des années 1960 et 1970, dont certains, après avoir connu l'enthousiasme illusoire de la libéralisation des années 1960 (la libération en masse des prisonniers politiques en 1964, l'arrivée au pouvoir de Ceaușescu en 1965, son refus d'envahir la Tchécoslovaquie en 1968 aux côtés des membres du Traité de Varsovie), se retrouvèrent victimes des « Thèses de juillet » 1971, vaste programme présenté par les autorités comme une petite révolution culturelle, alors que, inspiré par un voyage de Nicolae Ceaușescu en Chine et en Corée du Nord, elles prônaient un nouveau durcissement idéologique. On enregistre alors un véritable exode des intellectuels. L'exil de ces ressortissants commence en général par la décision de ne plus rentrer au pays lors d'un voyage d'étude ou d'un colloque. Connaissant le régime communiste de l'intérieur, à la différence de la plupart des exilés de la première heure, leur vision de la politique menée en Roumanie est plus réaliste, la possibilité de faire tomber le communisme grâce à leurs prises de parole et leurs actions en exil leur apparaît comme peu probable. C'est pourquoi le militantisme anticomunisme de la première vague ne touche guère les écrivains de ce deuxième exil.

Les cas, bien médiatisés à l'époque, de Paul Goma (1935, Mana – 2020, Paris) et de Virgil Tănase ne sont que des exceptions qui confirment la règle. L'arrivée à Paris de Paul Goma en 1977 constitue d'ailleurs presque un point de rupture dans les milieux mêmes de l'exil. Les politiques inadaptées et surtout inefficaces des premiers exilés (dont l'objectif en avait été un « diplomatique », de convaincre les dirigeants des puissances occidentales d'intervenir pour faire sortir la Roumanie et d'autres pays satellites de l'influence de l'URSS) allaient laisser la place à un activisme autrement plus efficace, inspiré justement par le combat de Paul Goma en faveur des droits de l'homme, qui ne cessaient d'être bafoués en Roumanie. La lutte anticommuniste en exil sera désormais livrée à travers la Ligue pour la défense des droits de l'homme en Roumanie, situation qui n'était pas du goût des premiers exilés, qui voyaient dans les nouveaux responsables de cette organisation – Constantin Cesianu (1913-1983, Paris), ensuite Sanda Stolojan et Mihnea Berindei (1948, Bucarest – 2016, Venise) – et leurs collaborateurs « des gauchistes dangereux, voire des trotskistes et autres anarchistes<sup>9</sup> » (Cazacu 2024 : 57), quand ils ne les considéraient tout simplement pas comme dépourvus de dimension politique.

Quant à la troisième et dernière vague de l'exil anticommuniste, elle aussi importante numériquement, elle se réfère aux expatriations de la dernière décennie communiste. Parmi les écrivains les plus connus figurent Norman Manea (né en 1936) et Matei Visniec (né en 1956), tous les deux exilés en 1987. Ce qui explique les départs durant les années 1980 c'est l'immense dégoût face aux pénuries et à la propagande grotesque, la limitation de la liberté de création, auxquelles s'ajoute l'absence de perspective de changement, alors que des évolutions significatives vers une libéralisation du régime étaient enregistrées dans les pays environnants, y compris en URSS. Car les écrivains qui s'exilent durant la dernière décennie communiste sont des individus parfois loin d'être jeunes, comme Norman Manea (qui prend la voie de l'exil à 50 ans), avec à leur actif une production littéraire plus ou moins conséquente dans le pays d'origine, pour qui compte beaucoup leur destinée d'écrivain. Ils ont la volonté d'accéder à une existence un peu plus digne et espèrent entrer, grâce à leur production littéraire, dans ce que Pascale Casanova appellera plus tard la « république mondiale des lettres » (Casanova 2008).

### **Les exilés roumains sous le signe de l'immobilisme ?**

Dans son journal, sur lequel nous porterons un regard plus attentif dans la dernière partie de cette étude, Sanda Stolojan raconte en février 1980 comment, à la faveur d'une réunion à Beaubourg autour de l'œuvre de Benjamin Fondane (1898, Iași – 1944, Auschwitz), sur lequel elle s'apprétait à écrire un article pour les *Cahiers de l'Est*, elle se sent doublement étrangère dans un milieu d'exilés juifs qui n'idéalisait rien, et pour cause, de la Roumanie de l'entre-deux-guerres. « [N]otre manière de vivre l'exil se situe à l'antipode de la sensibilité de ces intellectuels franco-roumains d'origine juive », écrit-elle, mettant la différence non seulement sur le compte de l'histoire récente, mais aussi sur celle des ancêtres respectifs :

<sup>9</sup> Toutes les traductions du roumain présentes dans cette étude nous appartiennent.

les nôtres attachés à la glèbe, à la Roumanie “profonde”, aux croyances, aux traditions – les leurs depuis trois mille ans sur les routes de l’errance ; les nôtres perdus dans les brumes néolithiques, les leurs remontant leur histoire à Babylone et à l’Égypte. (Stolojan 1999 : 91)

Sanda Stolojan se sent ainsi démunie devant l’incapacité de ses compatriotes de la majorité de se rapprocher des juifs (que l’expérience commune de l’exil devrait réunir) en raison de leurs « archétypes de terriens implantés en milieu parisien » (Stolojan 1999 : 91).

Il appert, en effet, que l’enlisement dans lequel se sont morfondus bon nombre des exilés roumains (surtout de la première heure) fut provoqué par l’obstination idéologique autour d’une mère-patrie qui n’existait plus et qui ne devait plus exister en l’état (la Roumanie de l’entre-deux-guerres, donnée par eux comme modèle de société). Cette captivité de leur pensée explique sans doute aussi le peu d’écrits stimulants intellectuellement de la part de nombreux de ces écrivains, qui ont préféré des décennies durant ressasser leur rengaine anticommuniste et ethniciste. Theodor Cazaban, lui-même embourbé dans quelques idées obsessionnelles relatives à la pensée traditionnelle (ésotérique), n’a pas manqué de critiquer certains écrits poétiques dus à ses compatriotes et le peu d’exigence qu’on leur opposait dans ces mêmes milieux, où la première à être sacrifiée fut la littérature<sup>10</sup>.

Les engagements pour des causes dites majeures réduisirent les subjectivités au silence. Monica Lovinescu, figure phare de la lutte anticommuniste roumaine en exil, tourna complètement le dos à la littérature, pour l’exercice de laquelle elle avait fait montre de certains dons. Même Mircea Eliade a vu ses sources d’inspiration littéraire taries en exil. Si, en Roumanie, il avait pu, s’abreuvant à la réalité vivante, écrire des romans forts et parlants sur sa génération, tel ne fut plus le cas une fois expatrié (même s’il considérait son roman *Noaptea de sănziene / Forêt interdite*, paru en 1955, comme son chef-d’œuvre de fiction). La fermeture de ces intellectuels face à la nouvelle donne, à l’évolution sociétale et à l’altérité conduisit progressivement au blocage. S’avouant en panne, certains, à l’instar de Cazaban, acceptèrent leur propre échec comme une sorte de morale d’élection. Mais peu d’exilés roumains ont sublimé jusqu’au bout leurs souffrances dans des œuvres qui transcendent leur condition, ont fait œuvre à partir de l’absence (l’éloignement) de la patrie. Sanda Stolojan remarquait à juste titre, en 1983, que « le roumanisme » « vole bas, au niveau du scandale [...] ou bien [...] à cette hauteur indéterminée et confuse de la “pensée traditionnelle” ». Or, cette dernière, dans laquelle s’étaient enlisés Theodor Cazaban et Vintilă Horia, pour nous référer à aux seuls, lui apparaissait approximative, « en-deçà de la vérité », laquelle, au contraire, « exige de la rigueur » et vous pousse à la réinvention continue (Stolojan 1999 : 174).

<sup>10</sup> Il l’écrit très explicitement dans un article dédié au poète George Ciorănescu (1918, Moroieni – 1993, Munich), dont il approuve le modernisme formel, occasion de critiquer le « conformisme de l’exil », « le peu d’individualités convaincantes » parmi les poètes exilés et « la confusion entre poésie et expression littéraire du sentiment » (Theodor Cazaban, „Poezia lui George Ciorănescu”, article republié dans le recueil du même auteur *Eseuri și cronică literare* (Cazaban 2002 : 129-137).

Dans un livre beaucoup plus récent et pour nous éloigner brièvement de ces milieux roumains, l'essayiste syrien Yassin al-Haj Saleh, connaissant lui-même la condition exilique et soucieux de créer une œuvre à partir de cette expérience, recommande de réguler l'émotivité en transformant la souffrance grâce à l'exercice littéraire, admettant par ailleurs que « [I]orsque nous sommes en souffrance, nous ne raisonnons pas » (Saleh 2024 : 130-131). Dans le même ouvrage, il rappelle les bienfaits de l'exil, lequel « nous engage dans de nouveaux savoirs », « nous permet de corriger de vieux déséquilibres, de nous engager dans une société mondiale d'étrangers, de participer à la construction de traditions alternatives et ouvertes » (Saleh 2024 : 69). Il préconise d'*« exiler l'exil »* « en l'affirmant et en l'acceptant ». Pour ce faire, il distingue deux manières négatives de procéder et une manière positive. L'une des formes négatives de vivre l'exil consisterait en « un isolement par rapport à un nouvel environnement social, dans l'attente d'un retour au pays qui n'arrivera peut-être jamais », l'autre forme, « encore plus négative », signifierait « la dissolution dans la nouvelle société » et « l'éradication complète du passé ». Quant à la manière positive d'*« exiler l'exil »*, elle supposerait d'accepter l'autonomie de cet exil, en s'efforçant « d'agrandir le champ d'action de nos mouvements et de nos partenaires à l'intérieur des conditions que l'exil impose » (Saleh 2024 : 69, c'est Saleh qui souligne). On peut dire que la plupart des exilés roumains de la seconde moitié du XXe siècle ont préféré « exiler l'exil » de façon négative, en se ghettoisant, obsédés par une image figée de la mère-patrie.

Emil Cioran, qui, à Paris, se plaisait à se déclarer comme « métèque », est, paradoxalement, peu associé à la communauté des exilés roumains, en raison même de son refus de s'identifier à cette communauté. Dès la fin des années 1930, lorsque, boursier de l'Institut Français de Bucarest, il était censé rédiger une thèse à Paris, il tentait d'éviter autant que possible ses compatriotes, facteurs pour lui de stagnation intellectuelle et de repli sur soi. Il est vrai que, sa vie durant, Cioran vécut avec un fort complexe d'infériorité à cause de ses origines, que, par l'autodérision, il sut transformer en atout dans ses échanges avec les grands écrivains de son temps, comme Beckett avec lequel il se sentait des affinités (Puică 2024 : 115-124). À travers ses écrits et ses sociabilités, il s'éloigna du milieu étriqué de ses conationaux, mais sans tout à fait l'abandonner et en s'adressant à un public transnational. Il voulut embrasser le monde et le cynisme qu'il pratiqua n'y fut pas un obstacle. Ses essais comme sa vie reflètent ainsi l'image d'un « intellectuel exilique » (Lapierre 2006 : 117-121), à savoir d'un être déplacé, exerçant sa pensée critique sans se laisser abattre par les inconvénients de cette condition. Comme peu de représentants de l'exil roumain d'après-guerre, il correspond à l'image de cet « homme dépayssé » (Todorov 2002 : 166), selon la formule chérie de Tzvetan Todorov qui la préférait aux dépens de celle d'homme « déraciné ».

Dans “dépayssé” j’entends à la fois le départ du pays d’origine et le regard neuf, différent, surpris, que l’on jette sur le pays d’accueil – un effet, cette fois-ci dépayasant. Et je vis cette condition comme une richesse, non comme un appauvrissement. (Todorov 2002 : 166)

Virgil Tănase, dont les rapports avec la plupart des exilés roumains (surtout ceux de la première vague) se détériorèrent rapidement après son installation à Paris en 1977, ne manqua pas de critiquer ces milieux ouvertement, mais aussi à travers ses romans. Il leur reprochait précisément « le réflexe [...] de rester entre soi », en plus de leur idéologie figée et de leur aveuglement face aux réalités plus nuancées du pays natal et du pays d'accueil. Dans le roman *Zoia*, Haralamb Savescu, un romancier exilé à Paris, confronté à toutes sortes de difficultés matérielles, se voit refuser l'aide de la diaspora roumaine, « bigarrée et lamentable [qui] n'aidait personne, prétextant qu'elle ne pouvait pas subvenir aux besoins de tous les émigrés. » (Tanase 2009 : 393-394) Et ajoute le narrateur :

Et puis Haralamb appartenait à une autre espèce animale. Il se sentait plus proche des écrivains et des artistes fauchés, toutes nationalités confondues, perdus entre la Place du Tertre et Montparnasse, que de ses concitoyens persuadés que la vocation des hommes est de faire des affaires, et que perdre son temps à écrire des balivernes prouve une sorte de débilité mentale. (Tanase 2009 : 394)

« [L']Histoire, cette grande pourvoyeuse de malheurs » (Bachi 2018 : 108), que bien des écrivains roumains exilés ne trouvèrent pas moyen de contourner, condamna ces derniers à l'isolement culturel, au silence ou au manque de reconnaissance. Il en reste, certes, quelque chose, dont des fragments d'une possible philosophie négative de l'Histoire. Ainsi, Cioran, à longueur d'essais, dépeint-il l'Histoire comme chute et succession démoniaque de moments infernaux, Constantin Virgil Gheorghiu s'attarde-t-il (notamment dans *La vingt-cinquième heure*) sur l'Histoire livrée au désastre technocratique, Theodor Cazaban, dans une pièce de théâtre publiée à titre posthume, décrit-il l'Histoire comme étant « ...cette mixture ; cette mélasse, tenace et fourbe... cette matière d'hébétude ou d'épouvante » (Cazaban 2020 : 169), alors que Virgil Tanase voit dans l'Histoire « un monstre », une « masse gluante qui se sert de nous pour avoir une forme » (Tanase 2009 : 384).

### **« Bonnes visites de Roumanie ! » - deux Roumaines exilées face à des conationaux de passage à Paris**

Dans cette dernière partie de notre étude, nous jetterons un regard furtif dans les journaux intimes de Monica Lovinescu et de Sanda Stolojan, l'une exilée de la première heure, l'autre arrivée à Paris en 1961. Chacune dédia son journal intime respectif à la question roumaine. Nous porterons ici une attention particulière à la manière dont elles relatent leurs rencontres avec les Roumains de passage à Paris pendant les deux dernières décennies communistes (Lovinescu 2023 ; Stolojan 1999).

Monica Lovinescu, critique littéraire et femme de radio, incarne par excellence le militantisme anticomuniste de l'exil roumain, notamment à travers ses interventions sur les ondes de la radio anticomuniste *Free Europe*, très suivies dans la clandestinité roumaine, respectées ou redoutées selon les auditeurs. Sa figure en impose, de sorte que, dans son propre journal, Sanda

Stolojan s'avoue parfois écrasée par la présence de sa consœur. Fille du critique Eugen Lovinescu, premier grand théoricien du modernisme en Roumanie, non dénuée elle-même d'idées originales et de talent littéraire, elle sacrifia une potentielle carrière d'écrivain sur l'autel de la lutte anticommuniste et devint le symbole adulé et rarement contesté, si ce n'est détesté, de l'exil roumain, aux côtés de son mari, Virgil Ierunca<sup>11</sup>. Dans ce qui suit, nous renverrons au volume *Jurnal esențial*, qui regroupe, comme le titre l'indique, l'essentiel des sept journaux rédigés (en roumain) par la journaliste entre 1981 et 2002. Dans ces pages, du moins dans les notes d'avant 1990, l'autrice adopte un style extrêmement elliptique. Elle entend tenir un simple « agenda », à seule fin de ne pas laisser tomber dans l'oubli ses rendez-vous avec les Roumains et les Roumaines de passage à Paris ni les messages venus du pays laissé derrière elle, mais non moins scruté de loin (Lovinescu 2023 : 69). En effet, la traque des événements dramatiques déroulés dans son pays natal occupe tout le temps de la diariste. Elle est souvent la première à apprendre les nouvelles du pays et c'est d'elle que les Roumains prisonniers du régime les apprennent. Il ressort aussi de ces notes une vraie jubilation d'aller à la rencontre des Roumains provisoirement ou définitivement sortis de Roumanie. Son dévouement va en égale mesure à la cause roumaine et à la cause anticommuniste.

Les brèves notations relatant des événements, parfois éphémères, souvent majeurs, dont le souci premier est d'en préserver le souvenir, ne laissent pas moins percer l'« est-éthique<sup>12</sup> » qui fut celle de Monica Lovinescu, à savoir cette « trinité » (Pârvulescu 2023 : 7) qui organisa sa vie : sa préoccupation conjointe pour l'Ethique (des intellectuels), l'Esthétique (littéraire) et le sort de l'Est européen, et qu'elle eut l'occasion de systématiser dans différents ouvrages publiés dans l'après-1989. Une triade foncièrement paradoxale puisque le souci d'une littérature de haute volée, privilégiant la dimension esthétique, héritage intellectuel paternel, accompagna les exigences d'ordre moral et idéologique, qui furent les siennes propres, dans l'analyse que la critique littéraire Monica Lovinescu appliqua aux écrivains roumains.

En effet, la façon dont elle juge le rapport au pouvoir des écrivains et autres intellectuels restés en Roumanie, dont quelques-uns parviennent à sortir du pays, mais aussi leurs productions littéraires, vaut un petit détour. Ce qui la rebute le plus est l'opportunisme clair et net des écrivains roumains, leurs louanges à l'adresse du couple Ceaușescu (Lovinescu 2023 : 53), mais elle est aussi généralement déçue par le courage intermittent des écrivains (Lovinescu 2023 : 40), par la fameuse « résistance par la culture » (concept qu'ils inventèrent pour justifier leur immobilisme), par leur refus de protester ouvertement contre le régime<sup>13</sup>. « Qu'espérer encore de la part de l'intellectuel roumain ? » (Lovinescu 2023 : 82), s'exclame-t-elle parfois. Certes, fidèle aux préceptes de son

<sup>11</sup> Après 1989, en sus de ses journaux intimes et autres livres de mémoires, publiés chez Humanitas, à Bucarest, parurent aussi, chez le même éditeur, les transcriptions de ses œuvres radiophoniques et autres textes journalistiques (chroniques, recensions, interviews).

<sup>12</sup> L'un des volumes regroupant ses chroniques radiophoniques s'intitule précisément *Est-et-ice* (Lovinescu 1994).

<sup>13</sup> Sur ce concept de « résistance par la culture », galvaudé par les intellectuels roumains (voir Puică 2009).

père, elle s'émeut plus d'une fois devant les efforts quelque peu naïfs déployés par Constantin Noica pour la « sauvegarde de la culture roumaine » (Lovinescu 2023 : 84-85, 170). Elle se réjouit de la liquidation du réalisme socialiste dans les lettres roumaines, mais ne se félicite qu'à moitié du passage, jugé un peu trop abrupt, aux diverses formes d'esthétisme chez les écrivains des dernières décennies communistes (omirisme, textualisme, etc.), sans égards pour la question éthique, à savoir l'approche directe des problématiques politiques et sociales du présent. Lors d'une table ronde organisée à Paris, en janvier 1984, avec Ion Vianu (1934, Bucarest – 2024, Morges) et Matei Calinescu (1934, Bucarest – 2009, Bloomington), elle constate avec satisfaction que ce dernier partage son regret et celui de Virgil Ierunca (Lovinescu 2023 : 97-98). En septembre 1981, à l'occasion d'une discussion avec Alexandru George de passage à Paris, dont elle affirme admirer alors « l'intransigeance éthique », quand elle le sent traversé de doutes, elle l'encourage à continuer de ne pas négliger l'attitude éthique et de ne pas la considérer moins pourvue de littérarité (Lovinescu 2023 : 23). Elle témoigne de la même attitude ambivalente lorsqu'elle apprend la mort de l'écrivain Radu Petrescu (février 1982) et qu'elle note : « il servait la littérature – pour laquelle il était devenu pauvre – et ne s'en servait pas. *Rara avis* à Bucarest. » (Lovinescu 2023 : 41). En novembre 1984, elle relève à propos du metteur en scène Lucian Pintilie qu'il serait « écartelé entre l'égoïsme de l'œuvre et la tentation de la dissidence radicale ». (Lovinescu 2023 : 116)

Immanquablement, on la prend souvent en train de comparer ses compatriotes à d'autres intellectuels de l'Est, notamment des Polonais et des Hongrois, qu'elle sait capables de « proses incendiaires », tandis qu'à Bucarest on préfère le clin d'œil ou la littérature anhistorique (Lovinescu 2023 : 176), c'est-à-dire le confort tiède. Assaillie de doutes, elle poursuit sur sa lancée, sans que son militantisme ni sa solidarité soient défaillants. Dans une note du 3 juillet 1987, elle se désespère de ce que le raffinement formel des écrivains roumains continue de s'affirmer à mesure que la situation dans le pays se dégrade et ce « jusqu'au degré zéro de la misère physiologique et culturelle ». Elle ne partage pas la thèse, « tentante » néanmoins, de Sorin Alexandrescu (né en 1937, ayant vécu de 1974 à la fin 1989 à Amsterdam), qui pensait que les prouesses littéraires des Roumains allaient « faire exploser une réalité devenue insupportable ». Elle reste convaincue que ces raffinements des auteurs roumains n'étaient qu'une « évasion dans les délices de l'esthétisme et les rébus de la théorie littéraire » (Lovinescu 2023 : 181, 184), allant jusqu'à suspecter la littérature produite en Roumanie d'être dénuée de pensée (hormis en matière de théorie littéraire). C'est pourquoi elle est sans doute un peu trop critique envers les écrivains de la « génération 1980 » (les post-modernistes roumains et autres textualistes) qu'elle accuse de mandarinat (Lovinescu 2023 : 203-204), mais elle reste aux aguets, prête à saisir la moindre occasion de saluer l'éveil de ces écrivains.

Le 22 novembre 1987, au sujet des révoltes des ouvriers de Brașov, qui avaient été médiatisées dans les pays occidentaux, elle ose présager « la fin de l'obsessionnelle passivité roumaine » (Lovinescu 2023 : 187). Mais, deux années plus tard, lors de la chute du Mur de Berlin, elle est encore en train de constater tristement depuis Paris que « Bucarest est la seule capitale de l'Est dans les rues de laquelle les foules ne sont pas descendues » (Lovinescu 2023 : 245). Quelque

temps après, le 12 décembre 1989, lorsque des intellectuels roumains lancent des protestations (« la protestation des 18 ») et autres lettres ouvertes, elle écrit : « il nous est difficile de nous défendre contre les ravages de l'espoir » (Lovinescu 2023 : 248). Dans la dernière note de l'année 1989, celle du 31 décembre, relatant la Révolution roumaine qui venait de s'accomplir, « la première de l'histoire à avoir été filmée » (Lovinescu 2023 : 249) et présentée en direct à la télévision, elle relate vers la fin une discussion avec Eugène Ionesco (1909, Slatina – 1994, Paris) que nous reproduisons ici en traduction française :

– Qu'est-ce que vous allez faire ? Vous allez rentrer pour de bon ? [demande Eugène Ionesco]  
– Je ne crois pas, non [...]. Mais, bien sûr, nous allons nous y rendre. [répond Monica Lovinescu]  
– Je ne pense pas non plus retourner définitivement en Roumanie. Juste comme ça, en visite, comme vous. Avec vous. (Lovinescu 2023 : 253)

Esprit particulièrement raffiné, Sanda Stolojan, qui fut poète et traductrice et travailla comme traductrice et interprète pour plusieurs présidents de la République française et différents ministres, dédia aussi la quasi-totalité de son journal à la question roumaine. Elle ne se fit pas d'illusions sur le pouvoir de ses compatriotes exilés, même si son ambition resta jusqu'en 1989 de se tenir au plus près des problèmes de l'exil. Ses convictions de droite, parfois même conservatrices, n'étaient pas sans nuance. Sa présence était bien plus discrète que celle de Monica Lovinescu, sa pensée plus compréhensive. Dans le contexte d'une longue attente désespérée de la chute du communisme dans les pays de l'Est européen, son pari aura été de rester jusqu'au bout « à la fois lucide et engagé » (Stolojan 1999 : 100), nonobstant la difficulté de la tâche.

Elle publia son journal, rédigé en français, une dizaine d'années après la chute du communisme. La première note date du 30 juillet 1975, quand furent signés les accords d'Helsinki, la dernière du 31 décembre 1989. Ses notations permettent de voir un certain recul pris par la diariste sur les événements qu'elle traverse ou dont elle est témoin de loin ou de près. Elle ne se contente pas de notations brèves, à l'instar de Monica Lovinescu, mais a le souci de composer de vrais micro essais, des comptes rendus subtils à partir des événements quotidiens. Celle qui se déclarait en 1984 comme une « étrangère francisée », dont le côté « outsider » lui « laiss[ait] la respiration et les coudées libres » (Stolojan 1999 : 191) avait peur d'oublier. La conscience d'avoir un devoir de témoigner (Stolojan 1999 : 19) marqua son exil. Son combat ne plaisait pas à tous, car il incarnait cette « résistance fondée sur les Droits de l'homme » (Stolojan 1999 : 53), que les exilés de la première vague considéraient plutôt avec méfiance.

Comme Monica Lovinescu et Virgil Ierunca, elle va volontiers à la rencontre des Roumains de passage à Paris, notamment des écrivains, parfois de vieux amis de la diariste. La méfiance emboîte toutefois le pas à la sympathie. Ainsi de l'ami de longue date, l'historien Mihai Berza, faisant escale à Paris après un voyage aux États-Unis, où il avait été reçu à Harvard. Son amie le considère avec une certaine tristesse, voyant surtout en lui « un personnage officiel », qui refuse de s'attarder sur les questions roumaines (Stolojan 1999 : 10-11). Dans une note d'avril 1976, elle résume un rendez-vous dans un café

parisien avec George Ivașcu, alors directeur de la revue *România literară*, à propos duquel elle remarque sa « “langue de bois” sur le thème bien connu “mieux vaut être sous Ceaușescu que sous les Russes” » (Stolojan 1999 : 26), mais surtout sa lâcheté lorsqu'il conteste certaines vérités roumaines notoirement dénoncées à travers les émissions de la Radio *Free Europe*. Lorsqu'elle revoit le critique littéraire Șerban Cioculescu, venu à Paris en tant qu'invité des manifestations autour du centenaire George Sand, elle ne manque pas de mentionner dans son journal, en date du 9 juin 1976, sa « complaisance face au régime de Bucarest » (Stolojan 1999 : 27-28). Comme le remarque Sanda Stolojan elle-même dans cette note, l'époque était relativement propice aux voyages des écrivains roumains à Paris. À l'automne de la même année, c'est au tour de Mihai Gafită, directeur des éditions *Cartea Românească*, de passer la voir et elle remarque à son sujet qu'il est « efficace et médiocre de nature » (Stolojan 1999 : 31-32). Plus généralement, notre diariste avoue éprouver une bizarre fascination face aux traits de ses conationaux ayant le malheur de vivre sous le régime de Ceausescu : « même chez les plus cultivés, le voisinage du rustre, du ruffian, la chute facile, possible et probable dans la canaille. Même les plus “maniérés” laissent entrevoir cette aptitude : être guetté par la déchéance. » (Stolojan 1999 : 40-41). Mais ce diagnostic n'est-il pas trop dur, sinon injuste ? Il faudrait peut-être saluer ici la conception très différente quant au regard porté sur les gestes et les paroles des gens vivant sous un régime totalitaire qui fut celle d'un autre exilé roumain, cité en début de cette étude, Virgil Tănase, d'ailleurs peu apprécié de Sanda Stolojan, comme de Monica Lovinescu. Virgil Tănase trouva une formule plus subtile pour analyser les positionnements des individus face à un tel régime : la « morale de catastrophe », qui consistait, pour l'écrivain, à résister jusqu'à ses propres limites, que nul autre n'est en droit de juger. Ce faisant, il critiquait surtout la tendance intégriste, prédominante en Roumanie dans l'après-1989, à condamner les rapports au régime communiste de la population sans tenir compte du contexte (Tănase 2013 : 86-92).

Même si Sanda Stolojan prend fait et cause pour les combats de l'exil, elle se montre aussi parfois réservée, voire critique face à ces milieux, dont beaucoup étaient peu préparés « à la résistance fondée sur les Droits de l'homme » (Stolojan 1999 : 53) avec laquelle elle s'identifiait. Elle ne manque pas de relever les intrigues, « les passions qui se donnent libre cours dans l'Exil, l'instinct du pouvoir, les rivalités » (Stolojan 1999 : 41). Lorsque Paul Goma arrive à Paris avec sa famille, elle note avec tristesse qu'auprès des exilés roumains de droite il fait figure d'« agent communiste », alors qu' « à gauche, on veut faire de lui “un dissident” ». Elle relève aussi les ambitions parfois démesurées des écrivains roumains qui s'exilent et dont la plupart désenchantent vite, les vues trop manichéennes de certains – ainsi de l'ami Vintilă Horia, dont l'Espagne franquiste aura modelé les idées et qui ne croit plus en la démocratie (Stolojan 1999 : 80). Eliade non plus n'échappe à sa critique intime, quelque peu essentialiste :

Il n'a jamais été atteint par un drame, une souffrance réelle, une interrogation existentielle. De son séjour en Inde il a tiré des sujets de thèse, des idées de romans. Tout

cela et son envie de s'imposer en France – tout cela c'est de l'essence pure de roumanisme ! (Stolojan 1999 : 101, note datant d'août 1980).

Les propos de Miron Kiropol (1936, Bucarest – 2020, Paris), exilé de fraîche date en 1984, lorsqu'il se montre soucieux de faire connaître la culture roumaine en France à travers le projet de création d'une nouvelle revue, l'exaspèrent : « Dieu sait que l'Exil est plein de revues et de journaux ! » (Stolojan 1999 : 208), alors qu'en Roumanie les projets de démolition de tout un pan de Bucarest allaient bon train, sans oublier la faim et la peur dans lesquelles la population était plongée. Un peu plus tard, le 14 octobre 1984, elle réfléchit encore à cette manie partagée par un autre poète roumain, arrivé à Paris avec deux mille pages de poèmes qu'il confiera à la cave de Virgil Ierunca. « Quoi de plus typique, quoi de plus symboliquement roumain que cette cave parisienne où dorment les rêves de tant d'écrivains, en attendant le grand jour où ils deviendront célèbres ! » (Stolojan 1999 : 210)

Une discussion avec un réfugié récent lui fait prendre la mesure de la déperdition en exil d'un trait marquant chez les Roumains : l'auto-dérision. « L'exil ne stimule plus l'humour. Se moquer de soi-même, de sa propre faiblesse, de son propre abaissement, est devenu impossible. » (Stolojan 1999 : 211) On se passe les blagues connues en Roumanie, sans en avoir la capacité d'en créer de nouvelles, « sauf peut-être l'expression que l'on se souhaite mutuellement : "bonnes visites de Roumanie"… » (Stolojan 1999 : 211), en référence aux risques et périls auxquels se sentaient exposés les Roumains exilés quand ils rencontraient des ressortissants du pays d'origine, dont certains pouvaient être missionnés par les services de sécurité (*Securitate*). Moins humoristique, voire grave, la formule « est-ce que nous nous reverrons un jour ? » était devenue « rituelle entre celui qui rentre là-bas et celui qui reste en Occident » (Stolojan 1999 : 249).

La question de la « résistance par la culture » préoccupe également beaucoup Sanda Stolojan et elle en interroge la pertinence. Dans une note du 28 juillet 1983, elle souligne non sans une certaine satisfaction la remarque de son ami Constantin Noica, de passage à Paris et figure phare de ce type de résistance, que « la voie adoptée par les Roumains depuis trente ans, la résistance passive, le refus négatif, la dérision, s'est avérée néfaste » (Stolojan 1999 : 179, c'est S. Stolojan qui souligne). Comme Monica Lovinescu, elle est souvent amenée à comparer les attitudes des intellectuels roumains avec les actions fortes des Polonais et autres Européens de l'Est. Par moments, il lui arrive même de questionner ce qu'est devenue « l'âme roumaine », émue et désespérée devant le refus obstiné de ses compatriotes « d'adhérer au monde », leur « renoncement à l'action », jusqu'à écrire « qu'il y a finalement quelque chose d'illicite dans le sourire du sage... » (Stolojan 1999 : 215, c'est S. Stolojan qui souligne). Plus d'une fois, elle laisse aussi apparaître sa lassitude face à l'attrait de l'hermétisme et autre ésotérisme chez les intellectuels roumains exilés et leur tendance à improviser dans les actions. Certes, elle note aussi des positionnements plus nuancés chez les auteurs roumains : le « roumanisme possible », la voie proposée par Andrei Codrescu (né en 1946 à Sibiu, émigré en Israël, ensuite aux États-Unis en 1966), qui parle de « génie moderne de la Roumanie », ou encore, parmi les

anciens, l'attitude du poète Vasile Voiculescu (1884 – 1963), exilé intérieur après l'instauration du régime communiste (quand il ne fut pas prisonnier), écrivant *Ultimale sonete închipuite ale lui Shakespeare*, œuvre d'un salutaire anachronisme, parue à une époque où le réalisme socialiste florissait (Stolojan 1999 : 183-184).

\*\*\*

Au terme de ce parcours, on peut souligner que les exilés roumains de la première vague étaient essentiellement des idéologues, voire des politiques militant par principe contre le régime communiste qu'ils ne connaissaient pas d'expérience ou très peu. Leur intransigeance idéologique les empêcha de créer des ponts avec bon nombre de leurs interlocuteurs occidentaux ou nationaux, de renouveler leur pensée, de sortir de leur provincialisme. Ainsi, leur idéologie victimaire les conduisit-elle au marasme. L'abattement finit par avoir raison de leur énergie.

Les générations suivantes d'exilés n'ont plus accordé de place primordiale à ce type d'engagement fort, principe, leur dissidence étant beaucoup plus circonstancielle et de ce fait souvent aussi plus effective. De même, à mesure que les décennies passent, les écrivains qui s'exilent ne considèrent plus le temps de l'exil uniquement comme un temps suspendu jusqu'à un possible retour au pays d'origine, mais ils essaient de faire fructifier cette durée, en embrassant l'altérité qui s'offre à eux et, plus spécifiquement, en tâchant avec un peu plus de constance que nombre de leurs prédécesseurs de produire une pensée originale abreuvée à de nouvelles sources.

La lecture des journaux intimes de Monica Lovinescu et de Sanda Stolojan, quant à elle, nous a permis de voir, par-delà l'engagement anticommuniste sans faille des deux intellectuelles, leur intérêt, parfois méfiant, envers les Roumains et les Roumaines restés au pays et qui subissaient directement les ravages du régime, mais dont certains parvenaient à sortir à l'étranger le temps d'un voyage. Leurs notes reflètent au jour le jour une Histoire autant capricieuse qu'inéluctable et distillent souffrances personnelles et collectives, complexes nationaux et révélations intellectuelles.

## BIBLIOGRAPHIE

Bachi 2018 : Salim Bachi, *L'exil d'Ovide*, Jean-Claude Lattès.

Behring 2001: Eva Behring, *Scriitorii români din exil 1945-1989. O perspectivă istorico-literară*, traduction de l'allemand par Tatiana Petrache et Lucia Nicolau, revue par Eva Behring et Roxana Sorescu, Bucarest, Éditions de la Fondation Culturelle Roumanie.

Casanova 2008 : Pascale Casanova, *La République mondiale des Lettres*, Édition revue et corrigée, Paris, Seuil.

Cazaban 1963 : Théodore Cazaban, *Parages*, Paris, Gallimard.

Cazaban 2002 : Theodor Cazaban, *Eseuri și cronică literare*, Bucarest, Éditions Jurnalul literar.

Cazaban 2020 : Theodor Cazaban, *Bramboura ou L'Esprit puni*, préface de Gina Puică, Bucarest, Institut Culturel Roumain.

Cazacu 2024 : Matei Cazacu, „Exilul românesc în Franța”, dans Matei Cazacu, Emanuel Constantin Antoche, *România și marile puteri în război și pace. Oameni, idei, fapte (secolele XVIII-XX)*, Iași, Junimea, pp. 38-57.

Dobre, Vlădoiu Stancu s.d. : Dumitru Dobre, Laura Vlădoiu Stancu (éd.), *10 Mai în Exil*, Institut National pour la Mémoire de l’Exil Roumain.

Gillyboeuf 2019 : Thierry Gillyboeuf, *Constantin Virgil Gheorghiu, l’écrivain calomnié*, Paris, Éditions de la Différence.

Lapierre 2006 : Nicole Lapierre, *Pensons ailleurs*, Paris, Gallimard, Folio essais.

Lovinescu 1994 : Monica Lovinescu, *Est-étice. Unde scurte IV*, Bucarest, Humanitas.

Lovinescu 2023 : Monica Lovinescu, *Jurnal esențial 1981-2002*, édité par Cristina Cioabă, préface de Ioana Pârvulescu, Bucarest, Humanitas.

Manolescu 2010 : Florin Manolescu, „Comitetul Național Român”, dans *Enciclopedia exilului literar românesc 1945-1989*, Bucarest, Compania, pp. 183-187.

Pârvulescu 2023 : Ioana Pârvulescu, „Prefață”, dans Monica Lovinescu, *Jurnal esențial 1981-2002*, édité par Cristina Cioabă, préface de Ioana Pârvulescu, Bucarest, Humanitas, pp. 5-10.

Puică 2009 : Gina Puică, « La révolte impossible en Roumanie. Intelligentsia, jeunesse et médias sous le régime communiste », dans Michel Mathien (dir.), *Les jeunes dans les médias en Europe. De 1968 à nos jours*, Bruxelles, Bruylant, pp. 113-135.

Puică 2012 : Gina Puică, *Théodore Cazaban. Être l'auteur d'un seul livre*, Lille, Atelier National de Reproduction des Thèses (ANRT), col. „Thèse à la carte”.

Puică 2018 : Gina Puică, *Theodor Cazaban ou La révolte silencieuse. Un écrivain roumain en exil*, avec une préface de Béatrice Bonhomme, Paris, Hermann.

Puică 2024 : Gina Puică, « Emil Cioran - La peur de rater en tant que Roumain, un mobile de sa réussite littéraire », *Synthesis*, 3 / 2024, pp. 115-124. | DOI: 10.5927/synthe.2024.3.115

Saleh 2024 : Yassin al-Haj Saleh, *Sur la liberté : la maison, la prison, l'exil... et le monde*, traduit de l’arabe par Marianne Babut et de l’anglais par Cyril Béghin, avec une préface de Catherine Coquio, Paris, L’Arachnéen.

Sălcudeanu 2003 : Nicoleta Sălcudeanu, *Patria de hârtie. Eseu despre exil*, Brașov, Aula.

Stolojan 1999 : Sanda Stolojan, *Au balcon de l'exil roumain à Paris. Avec Cioran, Eugène Ionesco, Mircea Eliade, Vintila Horia...*, Paris, L'Harmattan.

Tanase 1990 : Virgil Tanase, *Ma Roumanie*, entretiens avec Blandine Tézé-Delafon, Paris, Éditions Ramsay/de Cortanze/Médias.

Tanase 2009 : Virgil Tanase, *Zoia*, roman, Paris, Non Lieu.

Tănase 2013 : Virgil Tănase, „Scrisoare adresată unui prieten din România privind morala de catastrofă”, dans *idem, Scrisori despre literatură și teatru*, Bucarest, Editura Muzeul Literaturii Române, pp. 86-92.

Todorov 2002 : Tzvetan Todorov, *Devoirs et délices. Une vie de passeur. Entretiens avec Catherine Portevin*, Paris, Seuil.

Winock 1999 : Michel Winock, *Le siècle des intellectuels*, édition revue et augmentée, Paris, Seuil.

Wolton 2025 : Thierry Wolton, « L’Affaire Horia », hier et aujourd’hui », postface de l’édition de Vintila Horia, *Dieu est né en exil*, Préface de Daniel-Rops de l’Académie française, Éditions Noir sur Blanc, pp. 259-265.